

Le Don d'un Mécène au Musée Royal de Peinture Ancienne

En souvenir du fils du Baron Kervyn, un Mécène bruxellois, M. Léon Cardon,

fait don à l'Etat d'un beau portrait de Maratta.



Carlo Maratta : Portrait de l'artiste par lui-même.

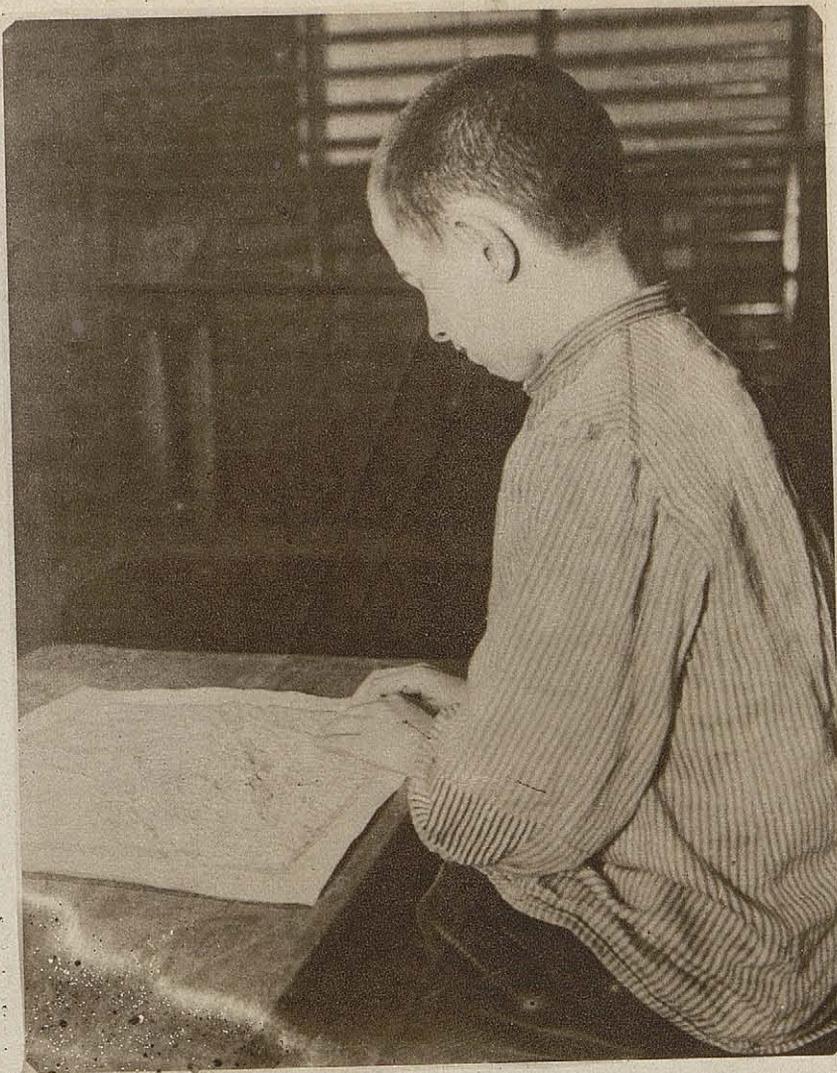
Le Musée Royal de Peinture ancienne, à Bruxelles, a reçu récemment un don d'une réelle valeur artistique. M. Léon Cardon lui a offert le portrait du peintre Carlo Maratta, œuvre de l'artiste lui-même. M. Cardon a voulu par ce geste généreux perpétuer le souvenir du fils de son ami, le baron Kervyn, mort pendant la guerre au champ d'honneur. Ce jeune homme eut une glorieuse conduite

et donna vaillamment sa vie pour la patrie. C'est là une jolie façon de garder sa mémoire, en attachant son nom à une œuvre d'art et en chargeant la renommée de l'artiste de rappeler en même temps celle du jeune héros.

Notre Musée Ancien ne possédait encore aucun portrait dû au pinceau de Maratta. Ce n'est point là d'ailleurs un genre familier à

durci l'épiderme, il est extrêmement difficile par exemple de lui apprendre à lire par le système Braille. Il se rencontre même des aveugles auxquels il est impossible de l'enseigner.

L'éducation de l'esprit est évidemment beaucoup plus aisée et plus rapide chez l'aveugle-né. Grâce à un entraînement qui débute très tôt, on arrive à éveiller en lui une vivacité de compréhension et une intuition qui lui permettent de s'assimiler facilement toutes les matières. Les photographies que nous publions ici montrent notamment de quels moyens on use pour leur apprendre la géographie grâce à l'emploi des cartes en



Une leçon de géographie fructueuse, grâce aux cartes en relief.

relief; l'écriture soit à la main, avec la réglette perforée et le poinçon, soit à la machine avec un système spécialement adapté à leur usage. Le calcul élémentaire s'enseigne au moyen de dés qui portent sur leurs faces des points creux et les opérations se combinent sur une planchette percée de trous dans lesquels des fiches tiennent lieu de chiffres.

L'étude de ces diverses questions présente un intérêt général, car nul ne doit plus ignorer les éléments principaux d'une question qui se rapporte à ceux que la cécité a frappés parce qu'ils se sont battus pour nous.



La machine à écrire est pour l'aveugle un précieux auxiliaire.

785

ce peintre plus épris de sujets religieux. Notre galerie renferme un joli tableau mythologique "Apollon poursuivant Dafné" et une autre œuvre, de moindre valeur, également empruntée à l'histoire légendaire de l'antiquité. Maratta appartient à cette époque de décadence de la peinture italienne, qui a produit certes des peintres intéressants comme les Carrache, Guido Reni, Caravage, Sassoferato, Dolci et Sacchi, mais a eu le tort de venir après les grands Renaissants et d'en subir l'écrasante influence. On retrouve chez Maratta, peintre de Madones et de scènes bibliques, ce mélange de sensualité et de dévotion qui témoigna d'un sentiment plus préoccupé d'éblouir que d'émouvoir. Son art vise à l'effet, comme celui de tous ses contemporains. Le chevalier Carlo Maratta, né en 1625 à Camerano dans la marche d'Ancône, fut l'élève de Sacchi.



Carlo Maratta : Apollon poursuivant Dafné (Musée Ancien de Bruxelles ; exécuté pour Louis XIV).

Son goût religieux lui fit donner le surnom de "Carluccio delle Madone". Il témoigna pourtant d'une science certaine et d'une réelle puissance dans son "Constantin détruisant les idoles" exécuté pour le baptistère de Latran. Protégé dès lors par le pape Clément XI, il fut chargé par lui de l'entretien et de la restauration des fresques de Raphaël. Le génie du Maître d'Urbino eût dès lors une profonde influence sur Maratta. Sa réputation lui fit accorder le titre honorifique de "Peintre du Roy" par Louis XIV. S'il lui manque la vigueur, il a du moins une grâce qui rappelle celle du Bernin. On peut rapprocher la "Dafné" du Musée de Bruxelles du joli groupe du Bernin traitant le même sujet qui est à la Galerie Borghèse, à Rome : même mouvement, même souplesse dans la ligne, même mise en scène.



LES TRANSPORTS AÉRIENS AU CONGO BELGE



Adjutant pilote aviateur Frans Orta, un des chefs de secteur de la Ligne Aérienne Albert.

Nous venons de recevoir de notre colonie les premières photographies montrant l'état d'avancement des travaux d'installation de la Ligne Aérienne "Roi Albert" au Congo belge. Elle a été organisée par le Syndicat National pour l'Etude des Transports Aériens pour relier Kinshasa (Léopoldville) et Stanleyville. La première section de cette ligne, de Kinshasa à N'Gombé (embouchure de l'Ubangi) est actuellement prête à fonctionner : les premiers vols s'effectueront dans quelques jours sur des appareils Levy-Lepen, du type de ceux que nous montrons ici. Le fonctionnement déjà très avancé de cette ligne aérienne est dû à l'activité de M. le commandant Michaux, aidé par M. l'ingénieur Allard et par les deux frères Tony et Frans Orta, spécialistes en hydravions.

De telles initiatives auront la plus favorable répercussion

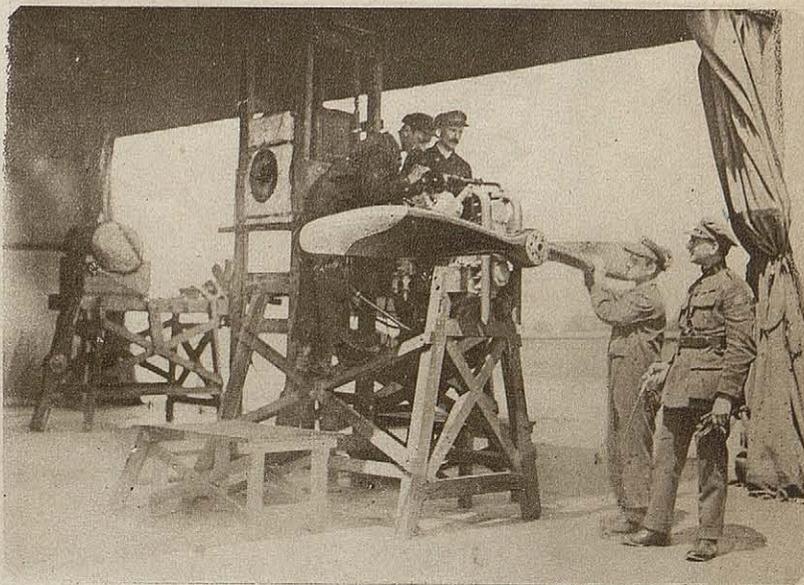


On rentre un fuselage sous un hangar.

sur le développement rapide de notre colonie. L'organisation des transports aériens aidera à vaincre un des plus grands obstacles qui s'opposent à l'essor des territoires africains soumis à la féconde colonisation des peuples européens. L'importance de la question n'échappera à aucun de ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre Congo et qui voient en lui un vaste domaine d'expansion ouvert à l'activité de notre jeune génération.

M. Paul Aubriot a montré clairement l'importance du rôle économique des transports aériens en Afrique. "C'est au moyen de la pénétration par le rail que s'est faite depuis une cinquantaine d'années la mise en valeur des pays neufs.

En Amérique, principalement, ce procédé a permis de faire surgir avec une rapidité incroyable des villes, des usines, des entreprises de toutes natures dans des régions qui jusqu'alors étaient restées presque entièrement incultes et inhabitées et de réduire au minimum la période proprement dite de colonisation. Dans les colonies ou protectorats africains, au contraire, même dans les régions traversées par les voies ferrées, le développement s'est fait lentement. La différence entre ce qui s'est passé en Amérique et en Afrique, tient en grande partie à ce qu'en Amérique, il y avait continuité entre les centres nouvellement créés, ce qui permettait au pionnier américain, tout en s'installant

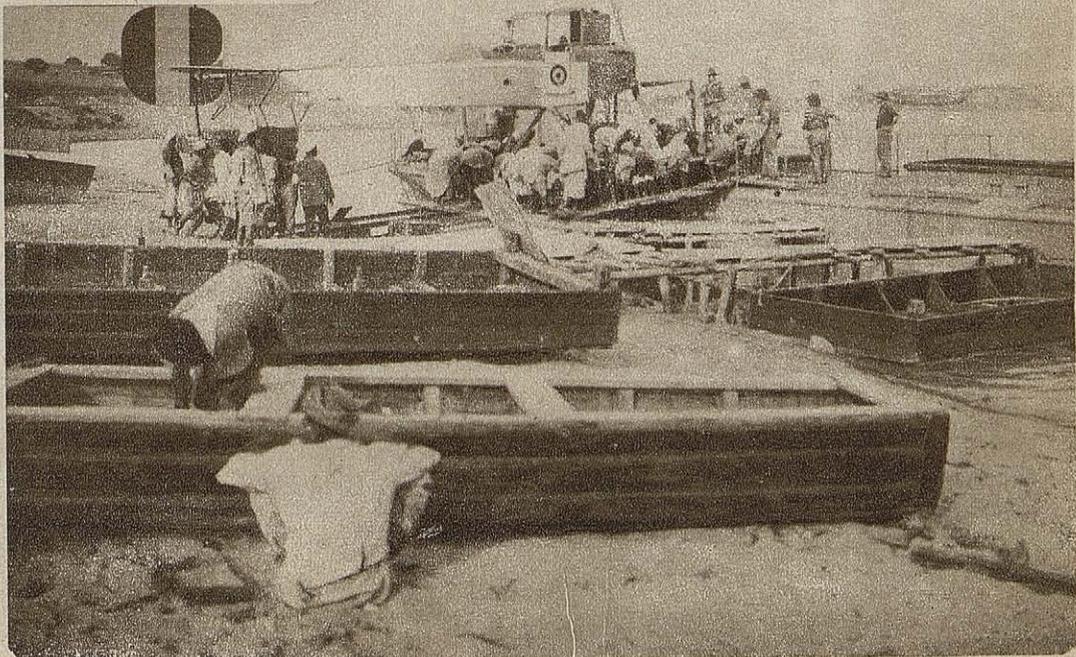


Lieutenant Tony Orta, sous-directeur en Afrique de la Ligne Aérienne Albert et chef pilote, présidant avec ses mécaniciens à des essais de moteur au « banc ».

M. Paul Aubriot a montré clairement l'importance du rôle économique des transports aériens en Afrique. "C'est au moyen de la pénétration par le rail que s'est faite depuis une cinquantaine d'années la mise en valeur des pays neufs.

En Amérique, principalement, ce procédé a permis de faire surgir avec une rapidité incroyable des villes, des

usines, des entreprises de toutes natures dans des régions qui jusqu'alors étaient restées presque entièrement incultes et inhabitées et de réduire au minimum la période proprement dite de colonisation. Dans les colonies ou protectorats africains, au contraire, même dans les régions traversées par les voies ferrées, le développement s'est fait lentement. La différence entre ce qui s'est passé en Amérique et en Afrique, tient en grande partie à ce qu'en Amérique, il y avait continuité entre les centres nouvellement créés, ce qui permettait au pionnier américain, tout en s'installant



L'arrivée des premiers hydravions de guerre en Afrique (Kigoma, août 1916).

QUAI AU BOIS A BRULER

BRUXELLES

~~Donner
Maratta~~

et six autres...
Messe par le chœur...

Cher Monsieur de Mouton.

Voici la note du catalogue du Musée
du Louvre =

1380 - Maratta - Italien - Portrait de poitrine.

Il est tourné de trois quarts à droite,
coiffé d'une perruque grise et vêtu

d'un costume noir avec un rabat blanc.

H. 0,70 - L. 0,58 - 6. Figeu buste, grandeur naturelle.

- de me mais par quelle route on m'écrit
une plus belle peinture dans la belle album

Mon cher Ami *François Lemaire*
à la suite de votre visite
j'ai descendu le portrait de
Maratta par lui-même, et
je l'ai mis l'offrir au Musée
en souvenir de mon jeune
ami le Baron Jacques
Kerzner de Lettenhoffe.
Avec respect
Mille amitiés C. Lemaire

En souvenir
du Baron Jacques Kervyn de Lettenhove
Engagé volontaire au 3^e d'anciens
tombé au champ d'honneur - St. Pierre Capelle
à l'âge de 19 ans.

En souvenir. C.-L. Cardon -

Bruxelles le 8^e 1915

Messieurs et chers Collègues,

J'ai l'honneur de vous proposer en don, pour les collections des Musées Royaux de Peinture, etc, une œuvre de Carlo Maratti représentant l'Artiste peint par lui-même, en vue d'honorer la mémoire du Baron Jacques Kervyn de Lettenhove, engagé volontaire au 5^e Lanciers et tombé bravement au champ d'honneur à S.^t Pierre-Cappelle le 18 8^e 1914 à l'âge de 19 ans.

Je vous présente, Messieurs, les hommages de mes sentiments distingués.

E. Lévy Cardon

à Messieurs,

M. M. le Président et Membres
de l. Commission directrice des Musées Royaux de
Peinture et de Sculpture de Belgique.

jeudi 14 octobre 1915

renu le 15-8-1915
(par H. H. H.)

Monsieur et cher Collègue

La Commission directrice a reçu avec la plus sincère reconnaissance dans sa dernière réunion le nouveau don que vous voulez bien faire aux collections de l'Etat et qui vous est inspiré à la fois par votre constante sollicitude pour nos galeries publiques et par la touchante pensée d'honorer la mémoire d'un héros de la défense nationale.

C'est avec un vif empressement que nous vous transmettons ici les remerciements unanimes de notre Collège; il n'est personne parmi les membres de la Commission directrice qui n'apprécie la haute distinction de ce portrait de Maratta et qui en outre ne rende hommage aux sentiments qui vous ont dicté votre nouvelle générosité.

57
Veuillez trouver ici, Monsieur et cher Collègue, l'assurance de notre gratitude et de nos sentiments les plus dévoués

Pour la Commission directrice
Le Secrétaire Le Président.

Monsieur CH. L. Caron

Membre de la Commission directrice des Musées

Royaux de Peinture et de Sculpture.

ABONNEMENTS

En Belgique, provisoirement 2 fr. par mois, soit 7 fr. du 1^{er} décembre 18 au 31 mars 1919. La baisse des matières premières nous permettra d'appliquer bientôt, nous l'espérons, des tarifs mieux en rapport avec les anciens prix.

Pillé par les Allemands, LE SOIR paraît dans des conditions de fortune et en format réduit. Un matériel nouveau a été commandé en pays alliés.

Bureaux : 23, Place de Louvain

A nos Abonnés de la Province

L'administration des postes mettra incessamment en circulation les quittances d'abonnement au Soir pour le premier trimestre 1919.

Pour les nouveaux abonnés le prix est de 6 fr. Pour les anciens, qui avaient payé anticipativement en 1914, des prix spéciaux ont été fixés : 3 fr. 20 pour les abonnements qui expireront fin décembre 1914, et 5 fr. 20 pour ceux finissant fin septembre 1914 (la ristourne étant de fr. 20 pour les premiers, et de fr. 0.80 pour les seconds).

Nous prions nos abonnés de réserver bon accueil à ces quittances.

A partir du 1^{er} avril 1919, les renouvellements pourront se faire pour 3, 6 et 9 mois.

Nous espérons que la baisse des matières premières nous permettra d'appliquer des tarifs mieux en rapport avec les anciens prix.

Tarif provisoire

pour les abonnements de l'étranger :

Union postale : 3 mois, fr. 9.60.

Hollande et G.-D. de Luxembourg, s'adresser aux bureaux de postes.

LA SEMAINE

La Fédération Belge pour le Suffrage des Femmes vient d'adresser une lettre ouverte aux membres du gouvernement. On devine le contenu de cette lettre : un plaidoyer en faveur du droit de suffrage des femmes. Il ne contient naturellement aucun argument nouveau. Tout a été dit pour et contre depuis longtemps. L'objection la plus sérieuse contre le droit électoral des femmes se trouve dans le manifeste de la Ligue nationale anti-suffragiste anglaise, publié il y a quelques années déjà, et que voici :

Le votant mâle peut seul être responsable des actions du gouvernement. Si une guerre éclate, les hommes seuls peuvent combattre ; s'il y a résistance aux lois, les hommes seuls peuvent les faire exécuter. Les gouvernements ne peuvent exister que s'ils ont une force suffisante pour repousser les attaques du dehors et faire exécuter les décrets au dedans. Dans un pays démocratique le vote fait partie du pouvoir exécutif et doit demeurer entre les mains du sexe auquel incombe la responsabilité exclusive.

Or, avec la Société des Nations, cette objection disparaît — puisqu'il n'y aura plus d'armées, mais une gendarmerie internationale chargée de faire exécuter les justes lois au dedans et au dehors.

Les nouveautés ont toujours fait pousser des cris d'effroi aux gérontes et aux misogynistes. Mais peut-on dire que le suffrage féminin soit chose nouvelle ? Les femmes votent en Amérique, en Australie, en Norvège, en Angleterre. Elles vont voter en Allemagne. Elles voteront bientôt en Italie et en France.

Faut-il le dire ? Ce qui a surtout retardé le vote politique des femmes, c'est surtout l'intérêt électoral des politiciens. Voyez plutôt ce qui se passe en Belgique. La vieille droite a toujours été de l'avis du Rév. P. Godts, qui, faisant naître la femme d'un « os numérique », en faisait non pas la compagne, mais la servante de l'homme. Aujourd'hui, c'est M. Woeste qui se fait le champion du droit des femmes. Par contre, les socialistes, dont le programme contient l'égalité des sexes, se montrent hésitants. Les raisons ? Probablement celles que M. Woeste a énoncées.

utile d'ailleurs d'insister. Sur ce chapitre, Aristophane avait déjà dit des choses définitives. On continuera à flatter le peuple au lieu de lui dire la vérité. On répète que le salut du peuple ne peut venir que du peuple lui-même. Il en sera peut-être ainsi un jour, lorsque les masses seront plus instruites et proviendront de lignées dont l'éducation aura été moins primaire que celle que l'on donne dans l'école de nos jours. Pour le quart d'heure, la vérité est autre.

« La masse du peuple, écrit Max Nordau, ne pratique que les actes d'amour ou de haine, de culture ou de sauvagerie, de pitié ou de cruauté, selon que les uns ou les autres lui sont suggérés par les individualités puissantes de l'époque. »

Exemple : la déchéance du peuple russe bolchévisé par Lenine, Troitzky, Radek et autres criminels à la solde de l'Allemagne.

Exemple : la barbarie du peuple allemand, éduqué par des pédagogues déments. Ajoutons, les Russes n'étaient que des demi-civilisés et les Allemands des civilisés d'hier par rapport aux Latins.

C'est l'hérédité — des siècles d'unité pour la France, un passé d'héroïsme pour la Belgique, — et la foi des dirigeants dans une juste cause qui ont fait que les poils de l'Entente sont allés jusqu'au bout. Il a fallu la parole d'un Lloyd George, d'un Clemenceau, d'un Wilson pour contrebalancer le défaitisme des zimmerwaldiens et l'incompréhension de certains groupes de travailleurs — tels les mécaniciens anglais, par exemple, qui n'ont consenti à accorder les 50,000 hommes que le premier ministre leur demandait qu'après l'échec d'Amiens. N'avons-nous pas vu un homme comme Henderson demander des passeports au gouvernement anglais pour aller s'aboucher, à Vovey, avec Troelstra, — avec ce Troelstra que les Allemands, sachant désormais battus, avaient dépeché en Suisse pour convertir les compagnons de l'Entente à une paix de compromis ?

Mais qu'on ne cherche pas à découvrir dans ces constatations ce que nous n'avons pas voulu y mettre.

Les masses n'auraient pas gagné la guerre, — mais l'on n'aurait pas vaincu sans elles, sans leur sacrifice à nul autre pareil.

Elles ont donc conquis le droit de suffrage — et ils l'auront en dépit de toutes les chinoïseries législatives. Les chanoines sont hors de saison. Qu'on n'oublie pas que nous sommes encore en temps de guerre. L'Allemagne, le peuple allemand, nous réserve très probablement encore de désagréables surprises. Qui sait si l'on ne devra pas faire une fois encore appel aux vaillants de l'Yser ?

* * *

Dans le manifeste lancé par la C. G. T. de France à l'occasion de la visite du président Wilson, il est écrit que la Société des Nations en gestation assurera des droits et des devoirs égaux à tous les peuples. Si l'on veut dire par là que dans la Société des Nations de demain les peuples de l'Entente seront placés sur le même pied que les Austro-Boches, le vœu de la C. G. T. restera à l'état de vœu. Il pourra se réaliser plus tard — lorsque les Austro-Boches auront tout d'abord rempli leur devoir, tout leur devoir envers leurs victimes. Pas de droits sans devoirs. On crie : « Vive la République allemande ! ». N'allons pas si vite. On a crié aussi : « Vive la

POUR LES IMPATIENTS

Nous continuons à recevoir, par centaines, des lettres de réclamations. Tout le monde se plaint. Les chemins de fer ne marchent pas, la correspondance étrangère arrive en retard, le prix des denrées augmente, le gaz fait défaut dans la journée, on ne sait ni où ni quand on pourra se procurer des machines, etc.

Toutes ces plaintes sont fondées, mais le désarroi dans lequel nous nous débattons est très explicable. Il était inévitable. Nous comprenons toutes les impatiences après quatre années de souffrances physiques et morales, mais l'impatience n'est pas un remède. L'impatience ne peut qu'aggraver le mal.

L'Europe occidentale a été ravagée par un cataclysme sans précédent. Ceux qui ont cru que l'armistice signé, on revivrait tout de suite la vie d'avant la guerre, ressemblent au cultivateur qui, après un cyclone, s'en irait à son jardin pour ramasser des petits pois. Des fautes ont été commises — on en commet encore. On a négligé — et l'on néglige trop — les compétences. La routine administrative n'a pas disparu — et elle ne disparaîtra pas de si tôt hélas ! Mais si l'on veut être équitable, il faut procéder par comparaison et voir ce qui se fait ailleurs.

La France. — La démobilisation. — Le ravitaillement et les chemins de fer. — L'ennemi a encore toutes ses forces.

La France a créé un sous-secrétariat d'Etat de la démobilisation. Le titulaire de ce nouveau département, M. Deschamps, vient de faire au Palais Bourbon des déclarations sur lesquelles nous appelons l'attention de nos lecteurs. A ceux qui se plaignaient des retards apportés dans la démobilisation, M. Deschamps a répondu :

La situation n'est plus la même qu'au moment de la mobilisation. A ce moment, tous les trains furent donnés à l'armée. Tout autre trafic a été suspendu. Aujourd'hui, il faut assurer le ravitaillement du pays. La situation n'est donc plus la même. D'autre part, il faut ravitailler les armées françaises et alliées, il s'agit aussi de ravitailler les régions libérées et de rapatrier les prisonniers de guerre.

Le problème n'est donc pas aussi simple qu'on le croit. N'oubliez pas que le matériel n'est plus aussi nombreux. Les Allemands nous en ont pris. Ils ne nous ont rendu que 2,000 wagons.

La France démobilisera 1,200,000 hommes d'ici au 14 février. Cette démobilisation portera sur les pères de familles nombreuses et sur les classes allant de 1891 à 1897, c'est-à-dire sur les poils âgés de 42 à 48 ans ! Si ces classes et les pères des familles nombreuses représentaient 1,200,000 hommes il est facile de calculer le nombre de soldats de 20 à 40 ans qui restent sous les armes.

Comparant ce qui a été fait dans les autres armées avec ce qui se fait en France, le ministre de la République a ajouté :

Rien n'a été fait en Allemagne. Aucun soldat anglais n'a été renvoyé de France. Une centaine de mille Américains vont retourner aux Etats-Unis. N'oubliez pas que nous avons en face de nous un ennemi qui a encore toutes ses forces. Nous ne devons donc pas compromettre nos intérêts et nous devons avoir un peu de patience !

Les Alliés ont encore sur le front de France, de Belgique et du Rhin plus de huit millions d'hommes à convoyer et à ravitailler avec un matériel diminué et usé.

Et cependant qui donc oserait conseiller de procéder à une plus large démobilisation en présence de ce qui se passe en Russie et en Allemagne.

La vague russe. — Révolutions et escouades.

PETITE GAZETTE

Le cardinal Mercier maître-ès-jeux florentin

L'Académie de Toulouse vient de proclamer le cardinal archevêque de Malines maître-ès-jeux florentin.

Dans une lettre de remerciements, le cardinal dit notamment :

Nos deux nations sont sœurs. Depuis quatre années, elles souffrent des mêmes douleurs, vivent des mêmes espérances.

Je comprends que l'âme chevaleresque de la France, dont vous vous faites avec autorité les interprètes, se tourne avec sympathie vers le peuple belge et lui apporte, en la confiant à un de ses guides spirituels, l'assurance publique de sa confraternité.

L'Université flamande à Malines ?

Il en est question, d'après notre confrère La Liberté d'Anvers.

Nous croyons savoir, écrit-il, que ces jours derniers une réunion de personnalités appartenant au mouvement flamand modéré s'est tenue à Bruxelles.

Elle avait pour objet d'examiner la question de l'Université flamande.

On y a très sérieusement discuté une proposition tendant à créer l'Université flamande à Malines afin qu'il ne demeurât rien du souvenir de l'Université allemande de Gand.

On chercherait ainsi une solution de conciliation qui, dans certains milieux parlementaires, rencontrerait des sympathies.

La liberté de l'Escaut

A la suite des facilités accordées par le gouvernement hollandais au passage par le Limbourg non seulement des armées allemandes en retraite, mais aussi de ce qu'ils venaient de voler en Belgique, le gouvernement du roi Albert a fait notifier au gouvernement de S. M. Wilhelmine que le matériel et les approvisionnements des bases militaires créées en France et en Angleterre seront ramenés en Belgique par la voie de notre fleuve l'Escaut. Il en sera de même des ouvriers militarisés qui doivent rentrer du Havre et des diverses usines établies en Grande-Bretagne.

Il est évident que le gouvernement néerlandais ne pourrait s'opposer à ce passage sans se mettre en contradiction formelle avec lui-même, puisqu'il a autorisé le passage par son territoire des troupes allemandes. Or, l'Escaut n'est pas la propriété de la Hollande seule, mais, en vertu du traité de 1839, la nôtre aussi.

Patriotique générosité

M. Charles-Léon Cardon a fait don aux Musées d'une très belle toile de Maratta représentant l'artiste lui-même. Ce tableau, qui a été offert en mémoire du fils du baron Kerwyn de Lettenhoven, mort au champ d'honneur, a été placé dans la galerie des écoles étrangères.

Ce n'est pas à ce don d'ailleurs que s'est bornée la générosité de M. Cardon. Voulant reconnaître le bel élan de sympathie que, dès le début de la guerre, la république des Etats-Unis montra à notre égard, et le soin qu'elle prit d'assurer notre alimentation, il fit hommage au Musée de Boston, le plus important du pays, de l'admirable variante du célèbre tableau de Van Dyck, Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre, qui fut exposé en 1910, au Cinquantenaire, à l'Exposition des peintres du XVII^e siècle.

N'est-elle pas très belle cette idée de rappeler par le don d'une œuvre d'art, qui réjouira les yeux des hommes, le souvenir de la reconnaissance en celui d'un acte héroïque ?

Four nos soldats

néral Heutz au grand quartier général allemand. La réponse, comme à l'ordinaire, fut que la reine n'y voyait aucun inconvénient. Le grand maître de la maison de la reine recommanda au général d'observer une neutralité des plus strictes. La date de cette visite fut fixée en dehors de toute intervention de la reine.

Etrange mentalité que celle qui consiste à envoyer un général hollandais en territoire belge pour faciliter la fuite du plus grand des criminels dont le monde ait eu à souffrir depuis Cain.

Limbourg et Escaut

On mande d'Amsterdam, à la date du 13 décembre, que « le journal socialiste Het Volk dans son article de fond dit que la Hollande devra subir l'affront des questions Limbourgeoise et de la Flandre zélandaise sans s'y opposer. Il n'y aura pas de guerre, toutefois, car l'annexionisme n'a pas grande influence en Belgique. La Hollande ne doit pas servir de bouc émissaire et les Belges les premiers devraient en être convaincus. »

Nous nous sommes déjà expliqué sur ces points. Mais faut-il que ce soit Het Volk qui publie ces observations ? Que Het Volk revote sa collection. Il y lira ses interviews de Troelstra, de cet agent de l'Allemagne qui déclarait dès 1916, qu'il était oiseux de rechercher à qui incombeait la responsabilité des hostilités et nous invitait à traiter sur la carte de guerre d'alors, qui nous invitait en d'autres termes à devenir les vaisseaux de l'Allemagne !

Het Volk n'est pas plus qualifié que le Nieuwe Rotterdamse Courant — qui publiait des éditions spéciales bochophiles à l'usage de notre pays — pour traiter avec l'impartialité et la bonne foi qu'elles réclament des relations hollandoboelges.

Certains journaux néerlandais se montrent d'ailleurs beaucoup moins acrimonieux que ceux qui nous ont tiré dans le dos pendant que nous nous battions.

C'est ainsi que le Telegraaf dit :

« Nous reconnaissons évidemment le droit pour Anvers de posséder un passage tout à fait libre vers la mer. La navigation sur l'Escaut peut être réglée dans un sentiment de mutuelle confiance, sans qu'il soit nécessaire de toucher au territoire néerlandais. »

Le Telegraaf ajoute encore que la Belgique peut compter sur une collaboration loyale de la part de la Hollande.

Parlant du Limbourg, le Telegraaf invoque les principes de Wilson, d'après lesquels les peuples doivent avoir le droit de disposer librement d'eux-mêmes. Il ajoute que le peuple du Limbourg pourrait être consulté.

Nous comptons aussi sur les principes de Wilson pour mettre tout le monde d'accord.

A BERLIN

Un peuple au bord de l'abîme

(D'un correspondant, Berlin le 11 décembre)

A Berlin, Unter den Linden, le 10 décembre 1918, les troupes allemandes, retour du front, font leur entrée par la porte de Brandebourg. — par où, comme disent les guides, d'habitude les troupes allemandes victorieuses font leur entrée triomphale dans la capitale de l'Empire — !

Et, vraiment, si on ne connaissait par les événements actuels et à ne considérer que les banderoles, les oriflammes, les drapeaux dont sont ornées certaines rues de Berlin, on pourrait croire que c'est une victoire que l'on va fêter. Les rues sont pleines de badauds, les enfants agitent des drapelets multicolores, aux fenêtres sont étalés, à la mode allemande, des tapis, des carpettes, des draps de lits, des nappes de tables qui flottent au gré du vent et qui sont le signe extérieur de la joie que doit ressentir le peuple au retour de son armée de campagne.

Mais c'est de la joie à fleur de peau et il ne faut pas être grand observateur pour distinguer que les Berlinois, en fêtant leurs soldats du front, ne font que semblant de fêter une armée victorieuse et qu'en réalité ils se bercent uniquement de l'espérance que ces soldats vont mettre un peu d'ordre, de clarté et d'organisation dans l'ensemble

INSERTIONS

Agence Rossel : 29, Place de Louvain (Treurenberg) Bureau auxiliaire : 68, Marché-aux-Herbes Demandes d'emplois (tarif réduit) 3 petites lignes, fr. 1.00; la ligne en plus, 0.40. — Autres annonces, la petite ligne, 0.60. — Faits divers (1^{re} partie) la ligne, 0 fr.; 2^e partie 5 fr.; 3^e partie, 4 fr. — Sport et Réparations judiciaires, 3 fr. — Nécrologies, 2.50; Réclames avant les annonces, 2 fr.; Théâtres et Spectacles, 3 fr.

TELEPHONES : Annonces : A 5914 Administration : A 4738 Rédaction : A 196 et A 3519.

Deux éditions : AB à 3 h. et B à 6 h.

La situation en Allemagne

(De notre correspondant au front britannique.)

Interview d'un député socialiste de Cologne

Cologne, 11 décembre.

La situation en Allemagne est profondément troublée, incertaine, pour ne pas dire chaotique. Beaucoup d'Allemands voient l'avenir sous le jour le plus sombre. On se demande si l'Allemagne sera en mesure d'éviter la succession des lamentables et tragiques péripéties par où passa la Révolution russe.

Dans les journaux, il n'est question que de putsche, c'est-à-dire de coups d'Etat possibles, venant de droite, des monarchistes, aussi bien que de l'extrême-gauche où d'aucuns voient du bolchévisme en puissance. Et de toute part aussi, on réclame impérieusement des élections pour l'Assemblée nationale. C'est le recours suprême, le seul moyen que les uns et les autres voient de mettre un peu de lumière dans la confusion générale.

On songeait tout d'abord à faire les élections en février, mais partout on demande que leur préparation soit hâtée et il est très probable qu'elles se feront dès la mi-janvier.

Des Troubles partout

Des troubles graves se sont produits notamment à Brunswick, où des hussards rentrant du front et des soldats de la garde rouge se sont canardés mutuellement; à Chemnitz, où une rencontre analogue se produisit entre uhlands et délégués de l'Arsoi local; à Hohen-salza et à Mayence, où la foule a pillé des magasins militaires et où un grand nombre de morts et de blessés restèrent sur le carreau.

Ici même, à Cologne, le jour de notre arrivée, nous vîmes, du Grand Pont un incendie qui faisait flamber les bâtiments de l'exposition du Werkbund, où la populace s'était emparée de matériaux et d'équipements abandonnés par l'armée.

A Essen, un grand nombre d'ouvriers (plus de 10,000) ont été licenciés et cela n'est pas sans constituer un élément d'incertitude. A Munich, où les fermentations de bolchévisme, comme à Düsseldorf, sont les plus dangereuses, le bureau de rédaction de certains journaux comme le Bayerische Kurier ont été pris d'assaut par des gens qui veulent imposer à ces journaux une ligne de conduite révolutionnaire.

L'agitation est particulièrement grave depuis une semaine à Berlin, où le nombre des sans-travail est considérable et où Liebknecht et les extrémistes du groupe Spartacus ont lancé des appels à la grève générale. Vendredi dernier, des troupes, venues on ne sait d'où, sur l'ordre d'on ne sait qui, ont mitraillé la foule Chaussestrasse et Invalidenstrasse. Bilan : 16 morts et de nombreux blessés. Le lendemain, les partisans du groupe Spartacus, sous la direction de Liebknecht ont organisé des cortèges et des meetings de protestation, traînant des mitrailleuses avec eux dans la rue et c'est miracle que le sang n'ait pas coulé encore.

Ebert et Scheidemann

Ebert, sommé d'accepter la présidence de la République, devant le palais du Reichstag, a refusé de se prononcer, préférant attendre le résultat des élections.

Quant à Scheidemann, il a formulé une sorte d'ultimatum dans un discours, dont nous détachons ce qui suit :

« Le gouvernement est sur un tonneau de poudre, prêt à sauter. Cela ne peut durer. Les gens de droite me voient d'un mauvais œil

linck a résumées dans cette courte note (1) :

Il n'y a selon moi aux questions du suffrage que deux solutions :

Où le suffrage restreint d'une élite, ce qui serait l'idéal, mais très difficilement réalisable ; ou le suffrage universel au sens total du mot qui comprend naturellement le suffrage des femmes.

Maintenant au point de vue pratique il est certain que le vote des femmes entraînerait pour la Belgique une affreuse et longue recrudescence de la tyrannie cléricalle. Il y a quelque vingt ans, je serais resté fidèle, coûte que coûte, *per fas et nefas* aux principes de la raison pure. Aujourd'hui la vie m'a appris qu'il fallait avant tout tenir compte des faits et des circonstances.

Ces lignes, nous le répétons, Maurice Maeterlinck les a écrites avant la guerre. — Les écrirait-il encore aujourd'hui ?

Ellen Key, l'auteur du « Siècle de l'Enfant », est optimiste. Tout d'abord, elle se prononce pour l'éligibilité des femmes au Parlement. Ce qui existe dans plusieurs pays déjà. A la question : « Quelle sera la répercussion du « suffragetisme » sur la vie de famille ? », elle répond :

La même que l'acquisition de tous les autres droits féminins : plus d'intelligence, plus de responsabilité chez les femmes. Et quelques discussions un peu vives quand les époux appartiendront à des partis différents.

Sur les conséquences de l'éligibilité des femmes, sur l'orientation, les mœurs et les travaux parlementaires, Ellen Key pense ceci :

Conséquences très insignifiantes. Les femmes ne changeront rien dans les mœurs parlementaires — mœurs mauvaises — tant que les hommes ne donneront pas l'exemple. Bien que dans la langue française le mot soit du genre féminin, l'initiative est masculine.

Sous peu, les femmes belges voteront et seront éligibles. Le pays aura-t-il à se plaindre de cette innovation ? En ce cas, on n'aura qu'à se rappeler les prédictions de Georges Meredith :

Si les avenues de nos professions leur avaient été ouvertes, elles (les femmes) auraient pu se mettre au courant des affaires de ce monde de façon à pouvoir coopérer au gouvernement. Mais ces avenues leur ont été fermées. Les femmes ont été mises en demeure de continuer à compter sur leurs pauvres charmes... Elles s'efforcent de s'emparer de la baguette qui donne le pouvoir. Et elles l'obtiendront ; et ce sera un moment terrible.

Les pays auront les électrices et les élus qu'ils méritent — les électrices et les élus qu'ils ont formés.

* * *

La femme électeur, la femme député ne changeront rien aux mœurs électorales. In-

(1) Parmi les rares choses que les Boches ne nous ont pas enlevées se trouve une enquête sur le féminisme, enquête faite par le « Soir » avant la guerre. Elle contient l'avis de la plupart des hommes d'Etat, des écrivains et des militantes connues des deux mondes. Le texte de Maeterlinck et d'Ellen Key, que nous donnons, fait partie de cette enquête.

république russe. Nos glorieux combattants tombés dans les derniers combats ne sont pas encore enterrés ; il y a encore des civils belges dans les geôles d'outre-Rhin ; nos hôpitaux sont pleins de mutilés, de martyrs, et l'on ose oser : « Vive la République allemande ! » Attendons pour ce faire que la République allemande ait reconnu ses torts, réparé les dommages, donné des gages certains d'amendement.

Le discours du président Ebert à la garde aurait pu être prononcé par le kronprinz. Les journaux allemands continuent leur campagne en faveur des activistes, et les compagnons tudesques, dont Liebknecht, se proposent de nous bolcheviser. Le peuple allemand a renversé ses dirigeants parce qu'il a été battu. Il ne leur en veut pas d'avoir fait la guerre : il ne leur pardonne pas de l'avoir perdue. Ecoutez cette confession de Rudolph Kircher dans la « Gazette de Francfort » :

Nos gouvernants nous ont trompés, mais le peuple s'est trompé aussi lui-même. Qui donc a demandé avec tant d'insistance la guerre sous-marine et la lutte sans merci sous toutes ses formes ? Sont-ce seulement Tirpitz et ses acolytes ? N'était-ce pas plutôt le peuple allemand lui-même qui a si singulièrement facilité la tâche de ces chauvins malencontreux ? Est-ce que la raison, la modération, l'humanité auraient été si souvent et si honteusement outragées si les grandes masses du peuple s'étaient opposées à la folie de ceux qui étaient au pouvoir.

Que s'est-il passé pour la Belgique ? Pour les annexions faites à l'Est ? Pour la prise de violence de Brest-Litovsk ? Le peuple a-t-il cessé faire ses dirigeants. Nous nous sentions forts et nous célébrions le gain d'une bataille défensive comme une victoire sans fin. On mesurait la situation internationale d'après la justesse d'un canon allemand à longue portée. Mais ne nous faisons pas d'illusion, dans ces cas aussi une masse populaire — peut-être pas la majorité — a soutenu les généraux de ses acclamations.

Nous, Allemands, du moins nous qui n'étions pas impérialistes, nous n'avions qu'une idée : la guerre est une guerre défensive. Mais comment cette idée pouvait-elle tenir devant notre invasion de la Belgique, prouvant que nos dirigeants considéraient qu'il allait de soi de violer le droit formel ; alors que le peuple allemand tenait, lui aussi, pour naturels cet acte et tant d'autres encore.

Voilà la vérité sur le peuple allemand. Et les Allemands sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier ; ils seront demain ce qu'ils sont aujourd'hui.

Si le traité de paix laisse aux Allemands une chance sur mille de recommencer, ils recommenceront.

Si le traité de paix fait entrer en ligne de compte, ne fût-ce que pour une cent-millième partie, l'amendement du peuple allemand à court terme, — ce traité de paix sera un nouveau chiffon de papier.

Et les Huns feront à nouveau de l'Europe un charnier à bref délai.

PICCOLO.

maté. — Boches et bolcheviks.

Le 11 novembre, à l'heure précise où en France on signait l'armistice sur tous les fronts, écrit-on de Berne au *Matin* de Paris, l'armée rouge de Trotzky, l'armée de la guerre sociale, prenait l'offensive sur le front oriental ; de la Baltique au Dnieper, le ciel s'est embrasé ; les villes et les villages brûlent.

L'invasion de l'Europe centrale par l'anarchie a commencé.

Le plan de Trotzky, ministre de la guerre bolcheviste, est clair et prémédité de longue date.

L'anarchie est en marche. On s'arrêtera-t-elle ? Le commissaire Smirnoff, en arrivant à Mohilev, a déclaré :

« Nous avons ordre de marcher de l'avant et de ne nous arrêter que lorsque nous aurons atteint les premiers villages où on parle allemand. Les camarades allemands viendront alors au-devant de nous et la révolution éclatera dans toute l'Allemagne. »

L'offensive maximaliste rappelle, par ses excès et ses cruautés, les incursions des Tartares au moyen âge. Les détails signalés sont tellement horribles qu'on hésite à les publier. Là aussi, le sadisme destructeur auquel se livrent les bandes irrégulières n'a rien d'égal dans l'histoire du monde. Le principe professé par ces champions de la guerre sociale est de ne rien laisser que des ruines. Les bolcheviks font des pays qu'ils traversent un désert.

« Nous voulons supprimer les bourgeois », disent les bolcheviks.

Evidemment, de-ci, de-là, il y a des essais de résistance. Mais la lutte est vraiment trop inégale. Quelques châteaux plus solides ont été transformés en forteresses. Les fenêtres et les portes ont été barricadées, des fossés creusés en hâte et remplis d'eau.

On cite le château de Dombrovitz, appartenant au comte Plater, qui a tenu pendant sept jours contre les assauts répétés de l'armée anarchiste.

Mais, quelques coups de canon ouvrirent une brèche. Les deux frères Plater (l'un élève de Centrale, l'autre licencié de l'Université de Paris) furent massacrés atrocement.

Complicité troublante : les armées impériales, en se retirant, abandonnent une partie de leur matériel aux divisions de Trotzky. Elles leur ont livré aussi des flammenwerfer et des produits incendiaires.

D'autre part, des compagnies entières de trainards allemands, séduits sans doute par des perspectives de pillage, viennent de se joindre aux divisions de Trotzky.

L'armée polonaise, encore à l'état embryonnaire pourra-t-elle arrêter la vague rouge ? C'est douteux. Alors ? Si les maximalistes parviennent à rejoindre les spartakistes, c'est l'Allemagne en feu.

Et il ne faudrait pas s'étonner si demain Berlin faisait appel aux forces de l'Entente.

Travaillons, n'épargnons les justes critiques à personne, mais que les impatients songent à ceci : l'armistice n'a pas mis fin à l'état de guerre.

Il y a dans les pays de l'Entente peut-être quinze millions d'hommes, à la fleur de l'âge, qui ne produisent pas et consomment, et dont le ravitaillement occupe la plus grande partie d'un matériel que quatre ans de guerre ont diminué et usé.

On les emploie au déchargement de péniches et de wagons de marchandises. Ne pourrait-on plutôt faire exécuter ces besognes par les prisonniers boches qui abondent en Belgique.

Ce sont des officiers qui nous prient de poser la question. Nul doute que M. Masson n'y réponde favorablement.

Les Boches sous séquestre

Une nouvelle liste de maisons boches mises sous séquestre :

Cohn Siegfried, Fraub Max, Ispert-Autweiler Gustave, la société en nom collectif « Sidol », Driessen Willy et Bottenwieser Rodolphe.

Société commerciale Belgo-Allemande du Congo ; Compagnie d'assurances l'« Etoile » ; Banque du Congo-Belge ; Société A. E. G. Union Electrique.

A la Société Belge de Chirurgie

Foule hier samedi à la conférence donnée par le docteur Depage à la Société Belge de Chirurgie. La Reine se trouvait au premier rang des auditeurs. Après une allocution du docteur Cheval, félicitant le grand chirurgien de l'œuvre accomplie par lui au cours de cette longue guerre — on sait que le docteur Depage fut l'organisateur de splendides hôpitaux auxquels bien des nôtres ont dû la guérison — c'est le colonel-docteur Depage qui parla « des traitements des plaies de guerre dans les ambulances du front. »

Il le fit avec toute la science qu'on lui connaît, son exposé se commentant par des projections cinématographiques qui rendirent le sujet clair pour les plus profanes des auditeurs.

Hommage à M. José Hennebicq

Les Amis des Invalides se sont réunis samedi dernier, sous la présidence des ministres de Perse et d'Argentine, en un déjeuner en l'honneur de leur président M. José Hennebicq.

Ce fut une manifestation patriotique, pleine de cordialité, au cours de laquelle les Amis des Invalides, pour marquer leur sympathie et leur reconnaissance à M. Hennebicq, lui offrirent son portrait, dû au pinceau du maître Jacques Madyol.

HOLLANDE et BELGIQUE

La fuite du Kaiser

Les journaux hollandais confirment maintenant la nouvelle donnée par le *Soir* sur le rôle joué par un général hollandais dans la fuite du Kaiser.

Le *Telegraaf* dit que c'est le général van Heutsz, qui fait partie de la maison de la Reine comme aide de camp, qui a facilité la fuite de Guillaume II. Il s'était rendu au quartier général allemand, afin de prendre des dispositions pour cette fuite.

Le journal ajoute que, après enquête, il est en mesure de déclarer que le général van Heutsz a entrepris ce voyage sur l'initiative de la maison militaire de la reine, bien que la reine elle-même n'y ait pas été impliquée.

Le *Telegraaf* accuse ensuite la maison militaire d'avoir exercé une influence en faveur de l'Allemagne sur le gouvernement hollandais précédent.

Les milieux officieux publient une note « atténuante » en réponse au *Telegraaf* :

« Depuis septembre, une demande était parvenue du grand quartier général allemand, demandant si la reine aurait des objections à formuler contre la visite du gé-

chaotique qu'a apporté chez eux la récente révolution.

Le système actuel ne peut durer longtemps sans aboutir forcément à un désastre ; les comités d'ouvriers et de soldats ont supprimé leurs officiers ; ceux-ci se promènent dans les rues en vêtements civils et c'est en civil, comme en cachette, que les officiers du « Kriegsministerium », qui sous l'ancien régime considéraient comme un suprême honneur de faire partie de cette administration, se rendent à leur bureau. Mais s'ils continuent leur besogne, ce n'est que sous le contrôle des délégués du Conseil des soldats et pour ne citer qu'un exemple, le général Von Scheuck, ministre de la guerre, a à côté de lui, un Schleisinger, un ancien feldwebel, qui est le représentant du « Vollzugrat » et qui doit contresigner toutes ses décisions importantes.

Il en est de même dans les autres ministères. Aussi une nouvelle organisation dans laquelle les responsabilités sont si atténuées et si partagées, dans laquelle la compétence des uns est constamment paralysée par l'incompétence souveraine des autres, n'est-elle pas de nature à faciliter la reprise de la vie économique, à aplanir les difficultés d'une démobilitation immense, à favoriser l'exode de deux millions et demi de prisonniers et enfin à surmonter la crise des transports et la crise alimentaire, qui sont en ce moment les deux insolubles problèmes qui étirent, comme en un étau formidable, la Germanie vaincue.

On peut dire réellement que celle-ci manque de tout ; elle n'a pas de viande ; pas de denrées ou de pâtes alimentaires ; elle n'a de graisse ni pour l'alimentation, ni pour le graissage des machines, des locomotives, des automobiles ou des essieux des wagons ; elle n'a du pain qu'en quantité insuffisante et d'une qualité médiocre ; elle n'a pas de coton — dans les premiers hôtels de Berlin, les draps de lits sont faits d'anciennes nappes damassées et les nappes sont remplacées par du papier. Dans les trains, les wagons même de première classe sont dépourvus de tous rideaux.

C'est véritablement un peuple au bord de l'abîme ; les Allemands sont conscients de cette situation, et on peut dire que si les officiers français, belges, anglais, italiens et américains peuvent, en grand uniforme, porteurs de toutes leurs décorations de guerre, se promener impunément dans les rues les plus achalandées de Berlin, c'est que le peuple sait qu'il est à bout de forces et de souffle, et qu'il voit que c'est de l'Entente seule qu'il peut espérer son salut. Tel est son état d'âme, et c'est visiblement un juste retour des choses d'ici-bas que de pouvoir se dire que ce sont des yeux belges qui ont pu, en plein Berlin, le constater précisément au moment où la Belgique, opprimée par les barbares pendant quatre ans et demi, commence sa renaissance.

Quelle haute leçon aussi et quelle humiliation que de voir à Berlin, pendant que les troupes défilent sous l'arc de Brandebourg, un général allemand venant en tenue civile — de peur que les soldats ne lui arrachent ses insignes — se mettre à la disposition d'un général français qui le reçoit dans son brillant uniforme bleu horizon, et peut lui, le chevalier sans peur et sans reproche, se promener partout sans avoir à se cacher nulle part !

Cela était impressionnant, mais cela était en même temps profondément pitoyable. Et cependant si l'on parle de pitié, il faut en même temps se dire que ceux qui furent nos bourreaux ne peuvent la réclamer pour eux et que, sans jamais rien oublier, nous devons au contraire, constamment, nous remémorer toutes les souffrances indicibles et inimaginables que pendant plus de quatre ans et demi, ils nous ont fait endurer. Rien qu'à comparer l'attitude des mêmes hommes il y a six mois quand ils se croyaient définitivement vainqueurs et celle d'aujourd'hui alors qu'ils se savent définitivement battus, nous pouvons nous imaginer quel eût été notre sort si ces hommes, aujourd'hui doux et prévenants, avaient été vainqueurs.

Que ce soit cette pensée qui nous guide comme un phare lumineux et écarte de notre cœur toute faiblesse qui pourrait nous devenir fatale. BOLOGNESE.

mais le danger est du côté de l'autre clique. Si cela ne change pas vous aurez les Anglais, les Français et les Américains ici avant peu. Je ne veux pas tenir huit jours de plus dans ces conditions. Je m'en vais ! Si les gens d'ici ne veulent pas entendre raison, les Américains viendront les calmer ! »

Le fossé se creuse toujours plus profond entre les trois fractions du parti socialiste.

La vérité, selon nous, est que Ebert et Scheidemann ont beau avoir une garde du corps républicaine de 10.000 hommes. Ils manquent tout à fait d'autorité, après leurs compromissions de quatre ans avec l'impérialisme et le chauvinisme aveugle. Tant qu'ils ne diront pas la vérité au peuple allemand, comme un Kurt Eisner le fait à Munich sans réticences, tant qu'ils n'avoueront pas la responsabilité dûment établie de l'Allemagne à l'origine de l'atroce guerre, tant qu'ils n'auront pas reconnu franchement que la nation allemande doit réparer les désastres, les dévastations, les crimes commis par ses soldats et ses officiers en Belgique et en France, l'Allemagne demeurera dans le même état d'instabilité, un bandeau sur les yeux, livrée à tous les soubresauts de la guerre civile.

Le retour des troupes à Berlin

Quand hier, les troupes de la garde sont rentrées dans Berlin, pavoisé non pas de drapeaux rouges mais de drapeaux aux couleurs de l'empire, des états confédérés et aux nouvelles couleurs noir-rouge-jaune (drapeau de la République allemande). Ebert leur fit, à Brandenburger-Thor un discours dont nous détachons ce qui suit : « Aucun ennemi ne nous a vaincu, sauvez l'unité allemande après avoir épargné à ce pays les horreurs de la guerre ! » C'est toujours le même déplorable esprit qui anime ces socialistes majoritaires, qui étaient hier les socialistes du Kaiser. Ils se refusent à reconnaître la faute et recourent encore à l'antienne de la guerre de défense.

Chez le député Mehrfeld

Nous avons interviewé le député socialiste de Cologne, Mehrfeld, rédacteur en chef de la *Rheinische Zeitung*. Lui aussi est majoritaire du groupe Ebert-Scheidemann ; mais, depuis plus d'un an, il a évolué vers les indépendants.

Il reconnaît qu'une grande part de responsabilité incombe à son pays, la part capitale. Il sait ce qui s'est passé en Belgique et va même jusqu'à dire qu'il n'oserait pas se représenter devant les socialistes belges. Je lui demande comment dans ces conditions, il a pu voter les crédits pendant quatre ans. Et voici sa réponse : « Nous ne voulions pas que l'Allemagne fut écrasée. Le gouvernement allemand a fait croire pendant quatre ans à une guerre défensive. Nous aurions été écharpés si nous avions dit le contraire. » Je connais des socialistes belges ou français qui répondront à un tel langage : « Il fallait vous faire écharper, citoyen. »

Maintenant, le député Mehrfeld parle avec fierté du nouvel état de choses en Allemagne. Il croit même que son pays est une démocratie plus avancée que la France et la Belgique. Là tout maintenant, selon lui, est de consolider les conquêtes de la Révolution. Il ne craint pas la marée bolchéviste, car il assure que les soldats sont avec le gouvernement provisoire.

Qui vivra, verra !

LOUIS PIERARD